

Le voyage en Afrique

Cette histoire remonte à quelque 40 ans en arrière, c'était à Casablanca où j'habitais alors.

J'étais assis à la terrasse d'un café quand mon attention fut attirée par deux messieurs assis à une table toute proche, et qui s'adressant au garçon disaient :

- Dites-voir, garçon, venez donc un peu par ici avec votre torchon, pour nettoyer cette table.

Nom d'un chien, pensais-je, ce sont sûrement des compatriotes.

- Pardon messieurs ! Vous êtes Vaudois ?

- Et comment ! fit le plus gros, à quoi avez-vous vu ça ?

- Je suis physionomiste ! D'ailleurs je suis aussi Vaudois.

- Dans ce cas, venez prendre un verre avec nous.

- Volontiers. Je m'installai à leur table.

- Qu'est-ce qu'on boit ? dit l'autre, du vin ou de la bière ?

- Prenons du vin, dis-je. Vous venez visiter Casablanca ?

- Pas précisément, fit le plus gros qui avait un air d'autorité.

On connaît déjà. On est venu plutôt pour se remettre d'une forte commotion.

- Tiens ! tiens ! que vous est-il arrivé ?

- On va vous raconter ça. C'est tout une histoire.

- Je vous écoute.

- Nous sommes vigneron à Cully. Mon frère Charles, dit-il en me désignant son voisin. Il ne parle pas beaucoup. Pas vrai Charles ? (silence de Charles) Il n'est même pas fichu de répondre, ça le fatigue. Mais c'est un gaillard qui boit son litre à l'heure, largement... On était il y a quelque temps à la cave en train de tirer du vin. Tout à coup on nous apporte un télégramme. C'était la tante Julie qui venait de s'éteindre... une tante un peu acariâtre ! On a versé quelques larmes par la forme, on a bu 5 ou 6 verres pour le fond et puis on n'y a plus pensé. Quelques jours plus tard, le notaire nous convoque pour le testament. La tante nous léguait 100.000 francs. Un joli cadeau ! Charles qui est un sensible, commençait à la trouver sympathique. Il était sur le point de la regretter. Je lui ai dit :

- Mon pauvre ami, il ne faut pas t'en faire. Ce qui est fait est fait ! On ne peut pas revenir en arrière.

Malheureusement, il y avait une condition à cet héritage, il fallait aller en Afrique. Je vais vous expliquer pour quoi : La tante avait épousé dans le temps un missionnaire, un grand barbu. Il avait disparu le lendemain de la nuit de noce. On ne l'avait jamais revu ! Il faut croire qu'il était un peu dégouté.

La tante demandait qu'on aille à sa recherche en Afrique. Charles me dit " pourquoi pas " il fait chaud là-bas, on verra du pays, et puis il y a aussi de belles négresses ! "Si tu veux" on fait les valises et nous voilà partis par le train de sept heures, avec une caisse de bouteilles à tout hasard.

On s'embarque à Marseille sur un grand bateau, tout allait bien, on buvait un bon coup par-ci, par-là, mais voilà tout à coup la tempête qui s'élève ! Des vagues hautes comme des maisons. Le capitaine était tout pâle. Nous sommes montés sur le pont pour le réconforter ! On lui disait " Vous devriez voir les tempêtes sur le Lac Léman ! Que feriez-vous si vous commandiez le Major Davel ? A force de lui remonter le moral, nous sommes arrivés à Dakar, un joli patelin en pleine campagne. Nous sommes allés voir le gouverneur, un gentil garçon. Nous lui avons exposé l'affaire. Nous venons à la recherche de l'oncle Auguste.

- Connais pas a-t-il dit, mais ça n'a pas d'importance. On va examiner le cas. Nous sommes organisés pour ça. Ah ! vous êtes suisses. Beau pays ! Buons un pernod ! en attendant on en a bu dix. On a fait "schmolitz" On a chanté " Petite fleur. J'ai deux grands boeufs dans mon étable, le Ranz des vaches, la Marseillaise. C'était superbe ! à la fin un négrillon est arrivé avec une fiche. Le gouverneur l'a lue. Il nous dit: "Tenez, le voilà votre oncle Auguste. C'est tout ce qu'il en reste, une fiche ! Vous comprenez c'est un de ces gaillards qui n'en font qu'à leur tête. Il est sorti tout seul à travers la brousse malgré les conseils. Il a dû être bouffé, réduit en morceaux par les lions. Bref, le lendemain, à l'aube, on s'embarque sur une pirogue, tirée par une douzaine de puissants nègres, et on se met à remonter une espèce de fleuve. Quelle chaleur ! Et des moustiques gros comme des poules ! On les assommait à coups de rame.

Sans parler de mon imbécile de Charles qui voulait tout le temps se baigner. Il ne sait pas nager. Il me dit:

- Je m'en fiche pas mal. C'est plein de troncs d'arbre ; je m'installerais sur un tronc. Qu'est-ce que je risque ? Le voilà en effet qui se met à cheval sur un de ces troncs flottants et il se met à faire l'idiot. Je le regardais, tout à coup, je vois le tronc qui ouvre un oeil ! C'était un caïman ! Je l'ai reconnu à son sourire ! J'ai juste eu le temps de rattraper Charles par la peau du cou. Je l'ai ramené dans la pirogue, je lui ai dit :

- Maintenant c'est fini cette plaisanterie. Puisque tu ne sais pas te tenir sur le bateau, nous irons à pied !

Nous quittons nos nègres, les larmes aux yeux et, nous voilà partis à travers la jungle, dans nos chaussures militaires. On marchait littéralement sur les serpents qui grouillaient. Mais on avait trouvé un bon truc. On leur chantait un cantique et ils s'endormaient instantanément. Alors, on les attrapait, Charles par la tête, moi par la queue, on leur faisait un triple noeud et on les accrochait aux arbres. Il fallait voir la gueule qu'ils faisaient. Mais peu à peu, les serpents se sont dit la chose, ils avaient compris.

Un soir, nous étions fatigués, nous avions bu toutes nos bouteilles, Charles pousse un cri ! Un village !

Je grimpe sur un arbre et je vois en effet une espèce de village.

Charles me dit:

- Allons-y ! Je crève de soif. Il y aura peut-être une pinte.

- Je lui dis: Une pinte en pleine Afrique ! Pauvre imbécile !

- Pourquoi pas ! Il suffit qu'un Suisse ait passé par là, et il aura ouvert un café..

Nous n'étions pas fâchés de voir des gens. Nous autres nous n'aimons pas la solitude. Nous allons donc au village en question, tout joyeux. Nous voulons prendre des photos, nous documenter, causer avec le syndic et les municipaux. Va te faire fiche ! nous tombons sur des anthropophages. Ils nous volent dessus en poussant des cris horribles.

Charles criait " Nous sommes des neutres, attention ! nous nous plaindrons à Berne "Vous aurez de nos nouvelles ! Personne ne l'écoutait.

On nous enferme dans des espèces de cages à lapins et, pendant des semaines, ils se mettent à nous engraisser comme des oies. Ah ! nous n'étions pas beaux à voir ! Au bout d'un mois nous ne pouvions plus bouger. Nous étions aussi larges que hauts. Un soir que nous rêvions tristement au pays, nous entendons tout à coup des tams-tams. Qu'est-ce que c'est ? que se passe-t-il ? C'était la fête nationale de la tribu, il y avait un grand banquet patriotique, nous y étions conviés, mais comme plat de résistance ! C'était plutôt flatteur ! On nous ficelle, on nous met du persil dans les oreilles, on nous mène devant le grand chef, une espèce de gorille assis sur une chaise. Il commence à nous tâter comme si nous avions été de jolies femmes ! Charles était tout rouge, il se tortillait, je ne pouvais pas m'empêcher de rire. Et voilà le chef de cuisine qui arrive. Heureusement d'ailleurs. Un grand gaillard qui avait été saucier à l'Exposition Coloniale à Paris. Il vient à nous et nous dit :

- Mes enfants il faut que je vous pose des questions. Le patron est un fin gourmet et avant de vous manger, il tient à connaître votre provenance.

- On est suisses, dit Charles d'un air sombre.

- Ah ! vous êtes suisses, bravo, bonne marchandise, premier choix. De quelle partie de la Suisse ?

- On est Vaudois.

- Vous êtes Vaudois (il avait l'air consterné)

- Ça vous gêne que je lui demande.

- Ça dépend de quel coin du canton de Vaud.

- Nous sommes des vigneronns de Lavaux.

- Vous êtes de Lavaux ! quel malheur, gémit-il, et il se précipite sur son patron, lui dit quelques mots à l'oreille. Le patron fait de grands gestes dégoûtés. Il semble furieux. Le chef revient à toute vitesse, il nous déficelle et nous crie :

- Mes enfants, fichez-moi le camp !

- Comment nous sommes libres ?

- Oui, vous êtes libres.

- Le patron ne veut plus nous manger ?

- Ma foi non !

Nous étions un peu vexés. Dame ! on a sa dignité comme tout le monde.

Moi, je me mets en colère. Je me mets à rouspéter :

Ca quand même ! Je suis municipal, mon père est du conseil de paroisse, nous exigeons des explications.

Ne vous fâchez pas, nous dit le grand noir, vous êtes sympathiques

Je vais vous dire. Vous comprenez, ici, nous sommes anthropophages

de père en fils. C'est une vieille tradition nationale, mais nous

n'avons pas grand chose à nous mettre sous la dent. De temps en temps

un ancêtre un peu osseux. Ce n'est pas drôle ! Un jour sont arrivés

des Vaudois ! des vigneronns de Lavaux comme vous. Ils faisaient un

petit voyage en Afrique. Des superbes gaillards, fin gras, appétissants,

prêts ! On se réjouissait. Il prit un air mélancolique et déçu.

- Et alors ?

- Et bien ! nous avons été énormément déçus, ils avaient le goût de bouchon !

G.C.